

L'ATTENTAT DE GASTONIA

La classe dirigeante américaine, dont les mains sont encore rouges du sang de Sacco et de Vanzetti, s'apprête à commettre un meurtre plus formidable encore. Quatorze hommes, femmes et jeunes gens sont actuellement sous la menace de la chaise électrique; cinquante-huit autres attendent, dans les geôles de la Caroline du Nord, les jugements qui les condamneront à dix, quinze, vingt années de prison, peut-être à vie...

Ces militants — car ce sont tous des militants actifs — ont eu l'audace d'organiser, il y a trois mois, et de soutenir de toutes leurs forces, à Gastonia (Caroline du Nord), une grève qui englobe des milliers de travailleurs et qui touche de nombreuses filatures dans toute la région (rien qu'à Elizabethtown, on compte 5.800 grévistes). Gastonia est à l'industrie du textile, dans le Sud des Etats-Unis, ce que Pittsburgh est, dans le Nord, à l'industrie de l'acier, ce que Detroit est à l'automobile. Et Gastonia est sous la domination de la Compagnie Manville-Jenckes, comme Detroit est le fief de Ford.

Mais si une grande partie des ouvriers de l'automobile constituent l'aristocratie ouvrière américaine, s'ils sont les travailleurs des hauts salaires, dont la prospérité, fort exagérée en Europe, donne à certains l'idée que tous les ouvriers américains se rendent à l'usine dans leur auto particulière, les travailleurs de Gastonia, peut-être plus encore que ceux de Pittsburgh, que ceux de Gary, que leurs frères du New-Jersey, que ceux qui peinent dans les mines du Colorado, ou ceux d'Everett qui, tous, sont cependant bien misérables, les travailleurs de Gastonia se trouvent à un degré encore plus bas dans l'abîme de la misère.

Ce sont eux qui remplacent les millions d'esclaves noirs qui marchaient sous le fouet et crevaient à la tâche, eux

qui assurent les profits de l'aristocratie du Sud, arriérée et féroce, confite en dévotion, en chauvinisme méridional. Un ouvrier qui travaille douze heures par jour dans une filature de coton, gagne de huit à douze dollars par semaine; un enfant (car une armée d'enfants s'étiole dans ces usines), qui reste debout et doit courir d'une broche à l'autre pendant onze heures consécutives, gagne à peine cinq dollars par semaine. Et les équipes de nuit comprennent des enfants!

Ce fut donc en raison des salaires de famine, à cause du terrible système de « speed-up », qui transforme des êtres humains en véritables loques, à cause des méthodes de rationalisation, jointes à une exploitation qui rappelle les horreurs de l'exploitation industrielle anglaise à son début que la grève se déclencha pour la journée de huit heures et le droit d'organisation.

Elle commença dans la fabrique Lora. Ce fut alors un sursaut de fureur inouïe de la part de la Compagnie Manville-Jenckes. Elle mobilisa immédiatement tous ses valets, avocats, journalistes, commerçants, fonctionnaires municipaux, police, et, sous la direction du major Bulwinkle, organisa un « Comité des Cent », à qui toute licence fut donnée. Une orgie de brutalité sadique commença : des ouvriers furent battus jusqu'à être laissés pour morts sur le terrain, des femmes furent assaillies, maltraitées, traînées par les cheveux, les grévistes arrêtés en masse. On fit donner la troupe. Un jour, une foule de 200 hommes masqués vint envahir les bâtiments du Syndicat national des Ouvriers du Textile, et les détruisit de fond en comble. Plus de 150 familles de grévistes furent chassées de leurs maisons et jetées à la rue. Lorsqu'ils ne les quittaient pas de bon gré, ou dynamitaient les maisons. « Pas une nuit où il n'y ait eu des fusillades, des explosions à la dy-

namite, des maisons incendiées », dit un témoin.

Le Syndicat fit aussitôt dresser des tentes et organisa tout un camp pour les grévistes sans abri. Le bâtiment du Comité de secours aux grévistes ayant été détruit, les travailleurs l'installèrent sous une tente, afin qu'il continuât de fonctionner.

La fureur des patrons atteint alors son paroxysme. Les provocations se multiplièrent. Le 7 juin, tandis que les grévistes organisaient calmement, mais résolument, leur « picketing », le chef de la police de Gastonia, Aderholt, accompagné de quatre officiers, se rendit au camp des grévistes — gardé, fort heureusement — et comme on lui demandait de justifier de son mandat, il répondit en ouvrant le feu sur les tentes des ouvriers. Joseph Harrison, l'un des organisateurs du Syndicat, fut le premier blessé. Si les grévistes n'avaient pas été préparés à cette attaque brusquée, s'ils n'avaient pas riposté, le drame de Ludlow, où, dans un camp de mineurs, onze enfants et deux femmes furent brûlés vifs par la milice, se serait reproduit. Ici, les ouvriers se défendirent, et le chef de police fut tué au cours du combat.

Immédiatement, le « Comité des Cents », conduit par Bulwinkle, arriva à la rescousse, perquisitionna les tentes et les abris du Syndicat, frappa les ouvriers, les traîna en prison et fit donner les gaz lacrymogènes. Des patrouilles furent placées sur toutes les routes. Défense de sortir ou d'entrer à Gastonia. Le comté tout entier devint un terrain

de chasse où tous les militants étaient traqués comme des bêtes sauvages.

Des rumeurs de lynchage étaient dans l'air. Une tentative de lyncher Fred Beal, l'organisateur du Syndicat national du Textile dans le Sud, qu'on avait arrêté à Spartanburg, avorta. Ouvertement, cyniquement, la *Gastonia Gazette*, au service des barons de la Manville-Jenckes, réclamait le sang des militants de la grève.

C'est pour terroriser les ouvriers du textile — que la presse capitaliste du Sud célébrait, hier encore, comme « la main-d'œuvre la plus docile et la meilleur marché du monde » — que la grande bourgeoisie américaine prépare l'électrocution de quatorze militants ouvriers. Parmi ceux-ci se trouvent trois femmes : Vera Busch, l'une des organisatrices du Syndicat, militante active dans la grande grève de Passaic et dans celle des mineurs; Sophie Melvin (19 ans), organisatrice de la Section de Secours aux Enfants dans la grève de Gastonia; Amy Shechter, du Comité de secours aux grévistes.

Une protestation ouvrière à l'échelle mondiale doit être organisée pour sauver de la mort ces travailleurs, qui n'ont rien fait que défendre leurs. Seule, une formidable campagne pourrait les libérer. Mais l'Internationale Communiste n'y songe pas.

Nous nous hâtons de jeter le cri d'alarme devant ce nouveau crime qui soulève l'indignation de la classe ouvrière américaine et qui ne peut être empêché que par les ouvriers eux-mêmes.

MAGDELEINE PAZ.

Le développement et l'organisation de l'opposition

Après avoir chassé des rangs du Parti américain les communistes clairvoyants qui dénonçaient, en même temps que les luttes fractionnelles, le glissement du Parti, l'Exécutif vient de s'aviser récemment de la gravité de ce glissement, de l'acuité mortelle de ces luttes.

Dans une « Lettre ouverte » qui date de la fin de Mai, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste brosse un sombre tableau de la situa-

tion, et propose, comme palliatif... un changement de Direction.

D'après l'Exécutif, les deux fractions aux prises (celle dite de la « majorité » dirigée par Lovestone, Pepper et Gitlow, celle de la « minorité », menée par Foster-Bittelman) se livrent, depuis 1925, à des « manœuvres sans principe », à des « tentatives de scission du Parti », à des « attaques personnelles indignes de communistes », à des « in-